

Ernest Renan

Préface

LE CANTIQUE DES CANTIQUES
DE SALOMON
Traduit de l'hébreu
(1860)



[Source : *Le Cantique des cantiques*. Traduit de l'hébreu et commenté par Ernest Renan, Paris, Arléa, 1990, p. 9-14.]

PRÉFACE

Israël se laissait quelquefois distraire de sa haute destinée, et durant des siècles on vit ce peuple oublier la mission religieuse qu'il était appelé à remplir. Devenue la Terre Sainte pour l'humanité civilisée., la Judée ne nous apparaît maintenant que comme un pays de prêtres et de prophètes ; tous les monuments de la littérature hébraïque sont, au premier coup d'œil, des livres saints, Mais c'est là une illusion résultant du préjugé qui ne nous permet de voir dans les grandes choses que le principe même qui en a fait la grandeur. Une étude attentive de ces écrits donnés tous pour religieux nous révèle de nombreuses traces d'une vie profane qui, n'ayant pas été le côté le plus brillant du peuple juif, a été naturellement rejetée dans l'ombre. Par un miracle étrange, et grâce à une méprise pour laquelle la critique ne saurait se montrer bien sévère puisqu'elle nous a conservé le plus curieux peut-être des monuments de l'Antiquité, un livre entier, œuvre de ces moments d'oubli où le peuple de Dieu laissait reposer ses espérances infinies, est venu jusqu'à

nous. Le Cantique des cantiques *n'est pas la seule page profane que renferme la Bible, mais c'est de beaucoup celle pour laquelle les scribes qui ont décidé du sort des écrits hébreux ont le plus élargi leurs règles d'admission. J'ai donc cru faire un travail utile en étudiant, après Le Livre de Job, cet autre livre, bien moins important sous le rapport de la philosophie et de la religion, mais essentiel aussi pour qui veut connaître exactement l'histoire du développement de l'esprit hébreu.*

La nature particulière des difficultés du Cantique des cantiques m'a obligé dans cet essai à suivre un plan un peu différent de celui que j'avais adopté pour Le Livre de Job. Ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux études, je ne me suis proposé de faire un commentaire perpétuel où le sens de tous les passages difficiles soit discuté ; rarement, j'ai été amené à proposer dans le détail des interprétations entièrement neuves ; la justification de ma traduction se trouve, par conséquent, dans les nombreux ouvrages où chaque ligne de ces antiques écrits a été examinée avec des développements auxquels j'aurais peu de chose à ajouter. Mais en ce qui concerne Le Cantique des cantiques quelques explications de plus étaient nécessaires. Le plan de l'ouvrage, qui dans Le Livre de Job est évident, offre, dans le poème qui cette fois nous occupe, les plus sérieuses difficultés ; c'est là, à vrai dire, le grand problème de l'exégèse du Cantique. J'ai donc proposé au lecteur, sans jamais reculer devant la nécessité des déductions les plus compliquées, toute la série des raisonnements qui m'ont conduit à mon hypothèse sur la nature du poème. C'est l'objet du premier paragraphe de l'Étude. Sans ces détails, l'arrangement que j'ai prêté au

poème eût semblé une construction *artificielle*, et *plusieurs endroits eussent offert* une apparence de subtilité.

La même considération m'a *forcé d'adopter pour l'arrangement de la traduction un parti qui d'abord surprendra peut-être, mais dont on reconnaîtra, j'espère, l'utilité*. La traduction se trouve en ce *volume imprimée deux fois, une première fois sans aucune addition explicative et sous une forme qui ne laisse rien préjuger quant au plan du poème, les seules coupes qu'on y trouve étant celles qui frappent au premier coup d'œil un lecteur attentif, et ces coupes d'ailleurs n'ayant qu'un caractère provisoire*¹ ; *une seconde fois avec les coupes et les explications qui résultent de la discussion à laquelle je me suis livré dans l'étude sur le plan du poème. Si je m'étais borné à la première forme, j'aurais manqué au devoir le plus essentiel du traducteur, qui est de donner au lecteur un texte qui s'explique de lui-même. Si je n'eusse donné que la seconde forme, on m'eût reproché avec raison d'imposer mon hypothèse avec ma traduction ; il eût été difficile de faire abstraction, des coupes et des indications scéniques ; le texte nu ne se fût pas suffisamment dégagé. Au contraire, dans le parti que j'ai adopté, la liberté du lecteur est pleinement respectée ; il peut, si bon lui semble, en ne lisant que la première version, chercher à bâtir une hypothèse meilleure que celle que j'ai proposée. J'avertis pourtant ceux qui voudront tenter cette épreuve que le plan auquel je me mis arrêté est celui qui résulte du travail de plusieurs générations de laborieux interprètes. Il sera facile au premier coup*

1. La vieille division en chapitres et en versets, qui n'a aucune valeur critique, mais qui sert pour les citations, est marquée d'après l'hébreu à la marge de la première traduction.

d'œil d'y trouver des parties faibles ; mais, si l'on veut tout peser et ne pas s'en tenir à la considération exclusive de certains passages, on arrivera, je crois, à reconnaître qu'il est impossible de proposer une autre construction. Ceci ne s'applique, bien entendu, qu'à l'ensemble du poème. Une foule de nuances, dans l'interprétation d'un livre de cette nature, sont laissées à l'appréciation de chacun, et il est même probable que l'auteur n'avait pas, sur tous les points, des partis pris aussi strictement arrêtés que l'exigent nos habitudes d'esprit. Deux passages surtout (VI, 11 et suiv., VIII, 8 et suiv.) sont d'une extrême difficulté. J'ai donné l'explication qui m'a paru la plus vraisemblable ; mais on serait présomptueux à parler de certitude quand il s'agit de morceaux aussi obscurs.

Je ne dissimulerai pas un système qui m'a d'abord préoccupé et auquel je n'ai renoncé qu'en faisant subir à mon travail la dernière révision. J'ai longtemps pensé que le seul moyen de porter remède aux troubles que semble offrir le plan du Cantique était de transposer quelques scènes. Il est certain que, dans l'état actuel du poème, l'ordre chronologique de l'action est tout à fait renversé. Ainsi, au chapitre I^{er}, nous voyons la jeune fille faire son entrée dans le sérail ; au chapitre III, elle entre pour la première fois dans Jérusalem ; au chapitre VI, elle est surprise à Sulem par les gens de Salomon ; au chapitre VIII, ses frères semblent former ensemble un complot dont le développement constituerait le nœud du poème. C'est surtout pour ces deux derniers morceaux que la tentation était forte, et j'avoue que parfois je suis encore porté à croire que Le poème a subi des désordres graves. Mais, au moment de réaliser l'entreprise hardie de toucher à un texte aussi anciennement établi, la

main m'a tremblé. Le poème tel qu'il est pouvant strictement être ramené, non certes à la forme qu'exigeraient nos idées sur l'art dramatique, mais à un système suivi, je me suis interdit l'emploi d'un moyen extrême, auquel il ne faut recourir que dans les cas d'une absolue nécessité.

Je sais que plusieurs passages de la traduction paraîtront un peu choquants à deux classes de personnes : d'abord à celles qui n'admirent de l'Antiquité que ce qui ressemble plus ou moins aux formes du goût français ; en second lieu, à celles qui n'ont connu Le Cantique qu'à travers le voile mystique dont la conscience religieuse des siècles l'a entouré. Ces dernières sont naturellement celles dont il me coûte le plus de froisser les habitudes. Ce n'est jamais sans crainte que l'on porte la main, sur ces textes sacrés qui ont fondé ou soutenu les espérances de l'éternité, ni que l'on rectifie, au nom de la science critique, ces contresens séculaires qui ont consolé l'humanité, l'ont aidée à traverser tant d'arides déserts et lui ont fait conquérir des vérités fort supérieures à celles de la philologie. Il vaut mieux que l'humanité ait espéré le Messie que, bien entendu, tel endroit d'Isaïe où elle a cru le voir annoncé ; il vaut mieux qu'elle ait cru à la résurrection que bien lu et bien compris tel passage obscur du Livre de Job sur la foi duquel elle a affirmé sa délivrance future. Où en serions-nous si les contemporains du Christ et les fondateurs du christianisme eussent été d'aussi bons philologues que Gesenius ? La foi à la résurrection et la foi au Messie ont fait faire plus de grandes choses que la science exacte du grammairien. Mais c'est la grandeur de l'esprit moderne de ne point sacrifier l'un à l'autre les besoins légitimes de la nature humaine ; nos espérances ne dépendent plus d'un

texte bien ou mal entendu. Chacun, d'ailleurs, impose sa foi aux textes bien plus qu'il ne l'y puise. Ceux qui ont besoin de l'autorité de Job pour espérer en l'avenir ne croiront pas l'hébraïsant qui leur exposera ses doutes et ses objections ; sans s'inquiéter d'une variante, ils diront hardiment avec l'humanité : De terra surrecturus sum. De même Le Cantique cher à tant d'âmes pieuses subsistera malgré nos démonstrations. Comme une statue antique que la piété du Moyen Age aurait habillée en madone, il conservera ses respects, même quand l'archéologue aura prouvé son origine profane. Pour moi, mon but n'a pas été de soustraire à la vénération l'image devenue sainte, mais de la dépouiller un moment de ses voiles pour la montrer aux amateurs de l'art antique dans sa chaste nudité.